

## Jeunes pousses...

... est une rubrique consacrée à des auteurs et des livres qui sortent des sentiers battus – souvent des premiers romans, mais pas seulement – lus et commentés par de jeunes critiques. Ce mois-ci, Andreia Machado, Marvin Andrieux, Jonathan Schlemer et Alexis Vandeweerd, tous étudiants du Master en Enseignement Secondaire/Langue et littérature française à l'Université du Luxembourg, vous proposent leurs coups de cœur, qui sont autant de suggestions de lecture pour l'été.

## Humanité diminuée

**ALEXANDER FRIEDERICH**

Qui de l'homme ou de la machine inspire l'autre ?

Alexis Vandeweerd

Dans son dernier essai, le philosophe suisse Alexander Friederich propose une réflexion concise et documentée sur le transhumanisme, en attaquant la question à partir de ses aspects les plus paradoxaux, et en montrant notamment à quel point ce courant se trouve à l'embouchure des rêveries « hippies » des années 60 et du capitalisme actuel le plus incisif, celui qui nous dit « qu'il n'y a pas d'autre alternative »...

S'il est vrai qu'aujourd'hui, notre consommation en produits numériques devient toujours plus grande, force est de constater que l'on ne connaît pas les ressorts idéologiques animant les concepteurs de ceux-ci, objets devenant toujours plus indispensables, « smart », voire carrément vivants. C'est d'ailleurs un des buts de la Silicon Valley : améliorer l'humain par la technique, à un point qu'il en deviendrait un « post-humain », capable de remplacer ses organes défectueux par des machines « parfaites », après avoir téléchargé sa conscience sur un support numérique. En effet, d'après Alexander Friederich, ces grands industriels et ces programmeurs partiraient du principe que l'esprit n'est assimilable qu'au cerveau, et qu'ainsi, en reproduisant la mécanique de cet organe dans un système informatique, nous pourrions « vivre » éternellement, devenant pareils à des « chatbots » améliorés, un futur pas si lointain selon Ray Kurzweil, « technoprophète » souvent écouté par les dirigeants des GAFAs, ce dernier prévoyant ce « changement de paradigme » pour l'année 2040.

L'essayiste profite de cette critique du transhumanisme pour rappeler ses origines néolibérales et post-libérales : il s'agit d'un monde froid, déshumanisé, soutenu par une religion du progrès, promettant donc d'abolir jusqu'à la mort même, et ce, au nom de la « jouissance sans entraves ». Mais ces prédictions ne sont pas juste gratuites ou spectaculaires, car elles s'appuient sur l'entreprise première du livre : dégager une véritable généalogie de cette morale « amoral », s'abreuvant de réflexions de philosophes (Descartes, Platon, Foucault), de témoignages d'acteurs de premier plan (Julian Assange, Edward Bernays, Norbert Wiener), et d'une abondance de notions de cybernétique (« machine learning », « deep learning » le trinôme « message-effet-action ») : l'ensemble de ces éléments se met alors à faire système, ce qui permet au lecteur de prendre conscience de l'envers du décor, le soleil de la Californie laissant place au « désert du réel » aperçu dans le premier *Matrix*.



**Alexandre Friederich**

H+  
Allia, 2020  
112 p., 9,20 €

## La quête de l'ordinaire

**ADÈLE VAN REETH**

La présence de l'absence

Marvin Andrieux

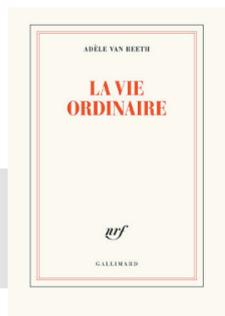
À travers son dernier livre, Adèle Van Reeth interroge la notion de *Vie ordinaire*, en marge d'une maternité, mais aussi en rapport avec la question philosophique de la relation entre l'individu et le monde.

« *Qu'est-ce que c'est, au juste, l'ordinaire ?* » La question paraît simple, mais la réponse semble fuir toute définition. Il s'agit ici du cœur même de l'enquête que mène Adèle Van Reeth dans son livre, à mi-chemin entre roman et essai. Au fil du récit, on voit évoluer la narratrice, d'abord étudiante dans une université de Chicago, puis jeune mère aidant son père mourant. Ces 192 pages évoquent un condensé de vie avec comme noyau la maternité – meilleur remède face à la peur de la routine – et, en filigrane, cette intranquillité qui nous pousse à ne jamais rester en place.

« *De retour en France, frustrée de ne lire chez les auteurs qui m'accompagnaient depuis tant d'années aucune définition satisfaisante de l'ordinaire, mais désireuse de lui faire la peau, je tentai, déformation professionnelle, d'en faire un concept.* » Alternant des descriptions de la banalité du quotidien avec des réflexions philosophiques, citant Emerson, Camus ou encore Thoreau, Adèle Van Reeth invite le lecteur à regarder différemment ce qu'est sa vie au jour le jour. Pourtant, après la rencontre avec le philosophe Stanley Cavell, la narratrice changera son fusil d'épaule. « *L'ordinaire n'est pas un concept. C'est une quête* » lui explique-t-il. La jeune femme en fera vite le constat.

« *Pourquoi la séparation était-elle la condition d'une union réussie ?* », se demande Adèle Van Reeth. Rythmant *La Vie ordinaire*, les rencontres rendues possibles par la séparation sont à l'origine des transformations que vit la narratrice. En évoquant l'histoire de sa rupture temporaire avec son homme, elle donne à ce paradoxe toute son envergure : « *Notre séparation, qui n'avait semblé longue que par l'aspect définitif que nous avions tenu à lui donner, avait suffi pour qu'un troisième fils vienne au monde.* » Qu'il s'agisse de la naissance de son enfant, de la relation avec son père ou avec son compagnon, les vraies rencontres supposent, en amont, cette même présence de l'absence.

C'est une expérience douce que d'accompagner la narratrice tout au long du récit, en équilibre entre un développement philosophique et l'histoire d'une naissance. Après ces derniers mois confinés et mouvementés, la lecture du récit d'Adèle Van Reeth est comme une grande bouffée d'air frais, aidant à remettre les pieds, peu à peu, dans ce dont on a été privé, c'est-à-dire nos vies ordinaires.



**Adèle Van Reeth**

La Vie ordinaire  
Gallimard, 2020  
192 pages, 16 €

## Voyage intime

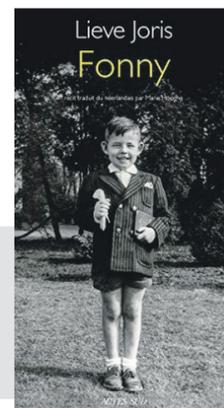
**LIEVE JORIS**

Une âme d'amour est sans repos

Jonathan Schlemer

Si seulement Fonny ne s'était pas tué plus tôt ? Si seulement il n'avait pas manqué l'ultime coche ? Ces questions retentissent, intimes, brûlantes, comme une âpreté tenace dans le cœur noir d'encre de Lieve Joris. Elle qui nous a habitués à rêver avec ces récits de voyage – avec *Mon Oncle du Congo* (1990), *Les Portes de Damas* (1994), *La Chanteuse de Zanzibar* (1995), *Les Hauts Plateaux* (2009) –, la voilà dans une autre quête de l'altérité avec *Fonny* et sa ville d'enfance, Neerpelt.

Un roman consacré à ce frère mal-aimé plongé dans le coma suite à un accident de voiture qui le défigure. Et puis la cigarette, l'alcool, les drogues létales. Un style dépouillé, happé par la vérité toute crue d'un instant autobiographié. La lecture commence *in medias res*, sur cet accident qui marque une énième fois les Joris – et Lieve, alors en pleine écriture de son nouveau roman. Il y a là, en fait, deux réalités, deux visions, deux écritures imbriquées, se répondant en miroir. Par ailleurs, Lieve Joris s'intéresse aux non-dits, aux pensées de sa mère – le cœur névralgique du clan Joris –, aux souvenirs de son père et de sa grand-mère « Bobonne », de ses frères et sœurs qui renforcent une vision à la fois réconfortante et désarçonnante sur le devenir d'Alfons, alias Fonny. Derrière ces crises de manque scénographiées, derrière ces personnages figés dans un étrange théâtre de la douleur, il y a la question, toujours d'actualité, de ce que notre société veut bien faire de ces « lambeaux ». Sommes-nous toujours, en 2020, confinés dans cet effort résilient, de pouvoir encore mettre des mots, les plus durs, quand certaines familles s'enferment dans une pudibonde éducation qui meurtrit des générations par des non-dits, des secrets, des actes manqués ? Le problème de Fonny était, sans doute, de ne pas jouir de sa liberté, ou de devoir libérer un karma familial qui ne pouvait pas se ramifier encore dans les générations futures. C'est cette leçon que nous retiendrons de Lieve, de ses amours aussi qu'elle raconte en parallèle, voulant s'affranchir des modèles d'amour standard, fuir une mère potiche aussi. C'est elle qui libère tout le monde par l'écriture, celle qui a fait accoucher les âmes, et qui a compris que notre monde devrait aspirer à ne pas vouloir faire marcher des crabes droit.



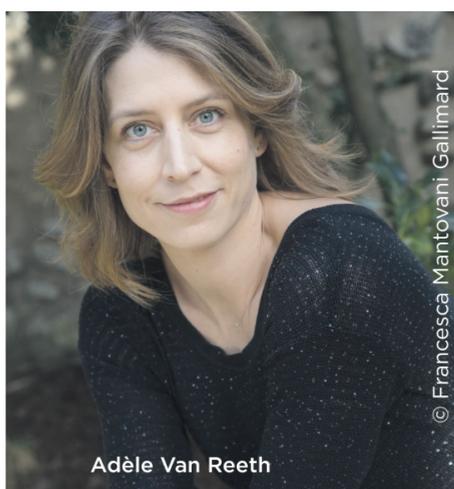
**Lieve Joris**

Fonny  
Traduit du néerlandais  
par Marie Hooghe  
Actes Sud, 2019  
314 p., 22,50 €

# 4



Alexandre Friederich



Adèle Van Reeth



Lieve Joris

© Francesca Mantovani Gallimard

© Bart Vos